

Visuel sur le monde

Sébastien Lavoie

Numéro 156, hiver 2014

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/73108ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lavoie, S. (2014). Visuel sur le monde. *Lettres québécoises*, (156), 56–57.

Visuel sur le monde

Il y a quarante ans naissait une maison d'édition qui allait non seulement se révéler un éditeur littéraire important, mais aussi le seul éditeur de référence que le Québec allait produire. Récit d'un parcours accidentel, mais pas trop.

Les éditions Québec Amérique fêtent cette année leurs quarante ans. Elles ont été fondées, presque par hasard, par le Beauceron Jacques Fortin¹. Celui-ci a entrepris sa carrière professionnelle dans l'enseignement; il y a œuvré pendant six ans avant de se faire montrer la porte par la Commission scolaire de La Chaudière. C'est que M. Fortin, journaliste à mi-temps, avait découvert que ses employeurs avaient payé des poignées de porte six fois le prix. Son reportage fit la une de différents quotidiens du Québec et son employeur ne fit ni une ni deux et le congédia.

À la suite de l'intervention de maître Robert Cliche, il retrouva son poste, mais la vocation n'y était plus. Il quitta alors son emploi pour se consacrer uniquement au journalisme. Manque de chance, quelques semaines après son arrivée à *La Tribune* de Saint-Georges-de-Beauce, une grève se déclara et il se retrouva sans revenus. C'est alors qu'il se fit engager par les éditions françaises Larousse à titre de délégué pédagogique. À « ce titre, je devais faire la tournée des maisons d'enseignement [...] pour expliquer aux professeurs comment utiliser les différents dictionnaires Larousse » (p. 20). C'était « un métier de vendeur déguisé en pédagogue » (p. 20). Il conserva son emploi cinq ans. Exerçant son métier, il constate alors une lacune dans l'offre de Larousse. Il manquait « un ouvrage où l'image serait le point de départ pour aller au mot » (p. 20, 22).

Naissance d'un éditeur

Il soumet donc le concept d'un tel dictionnaire à l'éditeur qui la rejette du revers de la main. Une idée était née, et cette idée allait faire — des années plus tard — la fortune de Jacques Fortin.

En 1972, il entre au service des Éditions France-Québec / Fernand Nathan à titre de directeur des éditions. Sa tâche consiste alors à adapter des manuels scolaires conçus pour les étudiants français afin de rendre ceux-ci conformes aux exigences du ministère de l'Éducation du Québec.

C'est dans le cadre de ces activités que M. Fortin rencontre deux professeurs en formation des maîtres de l'Université Laval, Denise Bourneuf et André Paré, « considérés à l'avant-garde d'une nouvelle approche pédagogique » (p. 22). Ils avaient sous le bras un manuscrit qui séduit alors M. Fortin. Il le présente à son employeur. « Malgré tous les arguments invoqués, l'enthousiasme de mon équipe et la certitude que l'opération était rentable, la direction de Nathan refus[e] le projet » (p. 22). Le tempérament beauceron de M. Fortin refait alors surface et il décide sur un coup de tête de publier lui-même *Pédagogie et lecture*. Québec Amérique venait de naître, sans que le principal

intéressé s'en rende compte: « En fait, je n'avais pas du tout l'ambition de devenir éditeur ni de démarrer une nouvelle entreprise. Je n'avais ni plan d'affaires ni programme éditorial, rien d'autre qu'un projet: publier ce manuscrit auquel je croyais. » (p. 23) « Je n'ai pas pensé deux minutes à ce que je faisais ! » me dira-t-il en entrevue.

Les balbutiements

Les premières publications de Québec Amérique ont été des publications « alimentaires ». Le premier livre a été un guide de recettes, *Le Brunch*, de Pauline Durand et Yolande Languirand. Ont suivi le *Nouveau Guide du chien*, *Le Cheval à toutes les sauces* ainsi qu'un livre sur les soucoupes volantes. Disons que l'on était bien loin de l'actuelle production...

Les premières années, Québec Amérique allait pêcher le gros de ses ouvrages à la Foire du livre de Francfort où l'éditeur achetait des livres publiés en coédition, pour la plupart déjà publiés en français, mais qui n'étaient pas distribués au Québec parce qu'ils étaient édités par de trop petits éditeurs étrangers.

Québec Amérique a attiré l'attention des médias pour la première fois en 1977 avec la publication de *L'exécution de Pierre Laporte* de Pierre Vallières, un ouvrage que tous les autres éditeurs avaient refusé et qui valut à M. Fortin et à son auteur bien des menaces anonymes.

L'année 1978 marque l'entrée en scène, comme directeur littéraire, de Gilbert LaRocque qui allait permettre à la maison d'acquérir plus de crédibilité en bâtissant un catalogue littéraire solide. « LaRocque était tellement différent de moi, à tous points de vue. Il avait une compétence littéraire et une maîtrise de la langue que je ne possédais pas. » (p. 41)

Le coup du *Matou*

C'est en 1981 que Québec Amérique entre dans les grandes ligues avec la publication du *Matou* d'Yves Beauchemin. L'écrivain avait précédemment soumis son manuscrit à une flopée d'éditeurs qui avaient tous accepté l'ouvrage de plus de 600 pages, mais refusé la condition de l'auteur: que le prix de vente soit inférieur à 15 \$. À ce prix-là, tous — incluant Québec Amérique — estimaient publier à perte. « J'étais convaincu, écrit M. Fortin, de tenir là un livre important. [...] L'affaire était tout de même risquée.

L'édition originale, vu les coûts de production et les droits à payer, ne me laissait pas de marge. » (p. 60)

Si l'éditeur a accepté les conditions de M. Beauchemin, c'est qu'il comptait vendre 10 000 exemplaires

au Québec et se rattraper sur les ventes du livre à l'étranger. Son flair l'a bien servi puisque, cinq ans après la parution du *Matou*, celui-ci avait été traduit dans 15 langues et s'était vendu à plus de 1,3 million d'exemplaires... Ce livre a permis à l'éditeur d'engranger des sous et de tisser des liens à l'international. Il a ouvert des possibles: « *Le Matou* est arrivé et ça m'a permis de faire ce que j'ai toujours voulu faire. »

Avec ces profits, M. Fortin pouvait commencer à concrétiser son projet de dictionnaire visuel.

Et il ne pouvait compter que sur lui-même, le gouvernement québécois lui ayant signifié qu'un tel projet « était trop hasardeux [, qu'il] fallait laisser ça aux Français ». (p. 103) Le projet était en effet pour le moins ambitieux, c'était du jamais vu au Québec. D'ailleurs, Québec Amérique est toujours la seule maison d'édition à faire





JACQUES FORTIN

véritablement dans la référence (c'est lui qui édite le *Multidictionnaire de la langue française* de Marie-Éva de Villers, écoulé à plus d'un million d'exemplaires à l'aube de sa sixième édition).

Le seul projet du *Dictionnaire visuel* a nécessité, ne serait-ce que pour sa première version, des millions de dollars en investissements. « J'ai voulu faire une entreprise. C'était un choix de se lancer dans les dictionnaires, dans la référence. Je ne pouvais pas faire ça avec une structure légère, ça prenait des spécialistes. Le choix s'est fait tout naturellement. » L'éditeur s'est mis à publier, malgré le décès prématuré de Gilbert LaRocque en 1984 (« une très grosse perte pour moi », tient encore à dire Jacques Fortin trente ans après la disparition de LaRocque), jusqu'à 70 livres par année. Il a réussi à créer un catalogue solide et réputé où le rythme et l'écriture priment souvent l'intrigue.

Décroissance

À son apogée, Québec Amérique avait jusqu'à 90 employés. Mais, avec cet Internet (Wikipédia en tête) qui fait mal à tout le secteur de la référence, l'éditeur s'est vu contraint de gérer une certaine décroissance. Il y a à peine cinq ans, on vendait bon an mal an 800 000 copies du *Visuel* à l'international. Aujourd'hui, les ventes oscillent entre 200 000 et

300 000 ventes. L'éditeur n'a eu d'autre choix que de réduire son personnel. Il se tourne désormais vers ce même Internet, mais son âge d'or est révolu : malgré son « bon » succès dans ce secteur, le prix du téléchargement d'un ouvrage numérique se détaille tout de même 30 % moins cher que la version papier. Québec Amérique n'a plus les mêmes revenus.

La littérature aussi est mise à mal. Le numérique présente un défi marketing de taille pour lequel il n'a pas encore trouvé la solution : « Comment faire la promotion d'un titre dans une banque de 1,8 million de titres ? En littérature, ça devient compliqué. »

Les vœux de l'éditeur

Dans son livre publié il y a quinze ans, M. Fortin pestait déjà contre la place prépondérante réservée par les médias d'ici à la littérature française au détriment de la québécoise. Et la situation s'est largement détériorée depuis lors. Mais ce n'est que la pointe d'un problème plus profond : « On est un peuple colonisé avec des habitudes de colonisés. C'est presque une maladie. On a énormément de travail à faire pour ramener les lecteurs vers la littérature québécoise. » Il se demande pourquoi le tirage d'auteurs pour qui la presse est dithyrambique, par exemple Andrée A. Michaud, vend entre 800 et 1 200 exemplaires alors qu'il y a près de 3 000 bibliothèques au Québec. « Est-ce que les bibliothèques font leur travail ? » Il faut se lire avant de lire les autres, dit-il.

Jacques Fortin regrette aussi que, de tous les pays où il a fait affaire, il n'y a qu'au Québec où il a eu des problèmes avec le droit d'auteur. Même s'il ne peut s'étendre sur le conflit qui oppose Québec Amérique au groupe Antidote, celui qui a jadis élaboré un contrat liant auteurs et éditeurs qui a servi de base, dit-il, au contrat type mis de l'avant par l'UNEQ annonce tout de même d'autres chapitres à ce feuilleton pour l'automne. « Il y a d'autres choses qui vont sortir. Ça va être très mauvais pour eux... » À suivre.

1. Jacques Fortin, *L'aventure – Récit d'un éditeur*, Montréal, Québec Amérique, 2000, 285 p.

Nous ont quittés

Micheline La France
(1944-2014)

L'auteure québécoise Micheline La France est décédée le 21 juillet à l'âge de 70 ans d'un cancer. Romancière, nouvelliste et poétesse, elle a fait ses débuts au théâtre. Formée à l'École nationale de théâtre en tant que comédienne — elle était de la cohorte de Pierre Curzi et Paule Baillargeon —, elle se tourne vers la littérature, « ma vraie vocation », dira-t-elle.

Elle écrit pour le théâtre, la radio, la télévision, le cinéma et signe la biographie *Denise Pelletier ou La folie du théâtre* (Scriptomédia, 1979). Elle donne plusieurs ateliers d'écriture et anime les séances du Centre des auteurs dramatiques



(CEAD) au Théâtre d'aujourd'hui. Elle fut aussi journaliste indépendante.

Elle a reçu le prix France-Québec, en 2001, pour son roman *Le don d'Auguste*, deuxième tome des tribulations de Marc Léger, l'écrivain et enquêteur rencontré dans *Le visage d'Antoine Rivière* en 1994.

« Son œuvre est lue et enseignée tant au Québec, au Canada et aux États-Unis qu'en France, en Italie et en Allemagne », précise sa notice nécrologique.

Elle laisse dans le deuil sa famille, ses amis et son conjoint, l'écrivain Jean Royer.